

commodore, représentait treize millions d'action. C'est ainsi qu'il devint président du New-York Central, qu'il consolida avec l'Hudson River. Maître ainsi de trois lignes ferrées, M. Vanderbilt opéra d'importants achats du Lake Shore, dont il fit élire pour président un de ses gendres, M. Horace Clarke, qui, étant venu à mourir subitement, eut son beau-père pour successeur.

A partir de la fin de 1866, le commodore songea à joindre le chemin de fer de l'Erie à ceux dont il avait déjà la direction. Après une longue guerre, poursuivie tant par les opérations de Bourse que par des recours aux tribunaux, M. Drew, président du chemin de fer de l'Erie, transféra les bureaux de la compagnie à Jersey City; mais les hostilités, suspendues temporairement par cette retraite, reprirent bientôt avec un nouvel acharnement jusqu'en juillet 1868, date à laquelle un compromis fut signé. Mais, ces dernières années, les directeurs de l'Erie, se croyant lésés par cet arrangement, ont introduit une nouvelle action judiciaire pour en obtenir l'annulation. L'action est encore pendante.

Dix des enfants du commodore lui survivent, deux fils, William et Cornelius; et huit filles, dont six sont mariées, savoir: MMmes Cross, Allen, Osgood, Thorne, Torrance et La Fitte, de Paris; et deux sont veuves, MMmes Clarke et Barr.

Le service funèbre a été célébré à 10 heures et demie du matin, dimanche, dans l'église des Etrangers, et l'inhumation a eu lieu dans le caveau de famille où repose la première femme du défunt, dans l'ancien cimetière Moravian, à Staten Land, sur la route de Richmond, près de New-York.

Les actions appartenant au défunt dans diverses compagnies de chemins de fer représentent une valeur de \$85,000,000. Enfin, sa fortune mobilière a été estimée, pour l'assiette des taxes de 1876, à \$3,000,000.

LA REVACCINATION

Pendant qu'en Canada on discute pour savoir s'il faut se faire vacciner une fois, en France on admet ce point et l'on se demande s'il faut se faire revacciner. Nous donnons, sur ce sujet, la jolie causerie qui suit empruntée à une feuille parisienne. Si quelques lecteurs n'en goûtent pas les idées, il ne pourront s'empêcher de la trouver joliment tournée :

Je ne sais si vous vous rappelez le jour où cet excellent Panurge "se fit percer l'oreille dextre à la Judaique, et y attacha un petit anneau d'or à ouvrage de tauchie, au chaton duquel estoit une pulce enchassée. Et estoit la pulce noire, afin que de rien ne doutez..." Ce jour-là, Panurge se revêt d'un accoutrement "étrange", et se présente devant le bon Pantagruel, qui, tout surpris, lui demande "que prétendait cette nouvelle prosopopée."

— J'ay, — répondit Panurge, la pulce en l'oreille. Je me veulx marier.

Et commence alors cette inimitable consultation où cet infortuné Pantagruel, ahuri par les *Si* et les *Mais* de son ami Panurge, répond tantôt: "Mariez-vous donc," et tantôt: "Point doncques ne vous mariez;" jusqu'au moment où, à bout de raisons, il renvoie le consultant aux "sorts Homériques et Vergiliens" et aux oracles les plus invraisemblables.

Eh bien! si vous vous souvenez de la spirituelle divagation du chanoine de Saint-Maur-les-Fossés, vous pouvez vous faire une idée approximative, insuffisante s'entend, des conversations que doivent subir à chaque instant les malheureux médecins.

Par exemple, dans ce moment, il y a par semaine une dizaine, une quinzaine de décès dus à la variole, n'est-ce pas? Depuis deux ans à peu près elle avait pour ainsi dire complètement disparu, lorsqu'on en a observé quelques cas dans les hôpitaux, en ville également, depuis un mois ou deux. Il n'en fallut pas plus pour faire dire que nous allions avoir une épidémie, comme en 1870 et 1871.

Joignez à cela que l'Assistance publique a cru devoir engager les médecins des hôpitaux à revacciner tous leurs malades et le personnel des services, et vous comprendrez comment on a pu se figurer qu'il se passait quelque chose de grave; il ne s'agissait, en réalité, que de simples mesures de précaution, et voilà tout.

Ainsi, savez-vous combien il est mort de personnes de la variole, à Paris, pendant les trois premiers mois de cette année? Cinquante en tout, dont 33 en ville et 17 dans les hôpitaux. Il est évident que cinquante personnes, cela compte; mais vous avouerez que sur dix-huit cent mille habitants, ce n'est pas énorme, voyons. En 1866, on avait relevé pour janvier, février et mars, au compte de la petite vérole, 95 décès: 84 en 1868; 72 en 1869; et en 1870, — année d'épidémie, celle-là — 293 décès pour les trois mois. Je vous laisse à juger, la main sur la conscience, s'il y a de quoi s'effrayer aujourd'hui. Cependant, un bon averti en vaut deux, et il est prudent de se faire vacciner si on ne l'est déjà, et revacciner si l'on a été inoculé il y a quelques années.

Seulement, vous allez voir: c'est là que commence entre vous médecin, et le... client à qui vous donnez ce simple conseil, c'est là que commence le dialogue à la Panurge que je vous rappelais tout à l'heure. Il se met ainsi à vous souter que la vaccine peut donner la fièvre ty-

phoïde, et puis je ne sais plus quoi encore; qu'elle peut diminuer la mortalité par la petite vérole, mais qu'elle augmente le nombre des décès par les autres maladies...

Et ainsi de suite, pendant des trois quarts d'heure. Le susdit client, qui n'y voit pas malice — oh! non — vous fait perdre comme cela un temps précieux à vous débiter un tas de racontars qui n'ont plus cours même dans les loges de concierges les plus infimes.

En vain vous vous offorcez de lui démontrer que, si la vaccine empêche les gens de mourir de la petite vérole, elle doit nécessairement, par cela même, augmenter le contingent des autres maladies. Je ne sais pas si vous suivez bien, mais il est aisé de comprendre qu'un individu qui n'est pas mort de la variole doit mourir de quelque chose, n'est-il pas vrai? d'une congestion cérébrale, d'une fluxion de poitrine ou d'une hydropisie, d'une fièvre typhoïde, d'une angine ou d'un coup de pied de cheval, n'importe. Sauvés par la vaccine, il faut bien qu'il profite au chapitre pleurésie, pneumonie, apoplexie ou autre, c'est limpide. Mais il n'en aura pas moins bénéficié, lui aussi, de quelques années, de beaucoup d'années peut-être, d'existence, et c'est tant pis pour lui s'il s'en plaint.

Mais ce n'est rien, cela. On a prétendu que la vaccine — vaccine ou revaccination, n'est-ce pas? — pouvait produire la variole. C'est là une de ces joyusetés qui ne se discutent même plus.

Une objection plus grave, c'est celle-ci. On vous dit:

— Moi, je connais une personne, tenez, ma belle-sœur; eh bien! elle avait été parfaitement vaccinée. A vingt-deux ans, elle a eu une petite vérole un peu sérieuse, je vous assure; des boutons comme cela!... Vous voyez bien que la vaccine, cela ne préserve rien du tout!

Ah! permettez, permettez. Il est vrai que la vaccine, cela prend ou cela ne prend pas. C'est l'histoire de ce dompteur qui vous livrait si généreusement son secret.

— Pour dompter un lion ou plusieurs lions, un tigre ou plusieurs léopards, c'est bien simple. Vous entrez résolument dans la cage. De deux choses l'une: ou vous n'êtes pas dévoré, et alors cela va tout seul; ou vous êtes dévoré, et dans ce cas... c'est à recommencer...

C'est souvent une affaire de chance. Vous vous rappelez ce qui arriva à Mlle Brohan? Mlle Brohan se trouve chez son médecin justement un jour où il vaccinait. Sur un meuble elle voit briller quelque chose, une lancette.

— Tiens, c'est gentil, ces petits outils-là... Et comme elle est excessivement myope, elle approche de son œil l'instrument, et... et se pique le bout du nez.

Sept ou huit jours après, l'imprudente portait à l'extrémité de ce nez charmant un magnifique bouton vaccinal!... C'était effrayant, comme cela avait pris!...

Si la vaccine ne prend pas, l'on recommence. Si elle prend, vous voilà préservé pour cinq, dix, quinze ans, suivant les auteurs; au bout de ce temps, son action est épuisée, vous vous retrouvez dans la situation de l'enfant qui vient de naître — au moins par rapport à la variole. Au bout d'un délai que je fixerais ainsi à une dizaine d'années, en moyenne, je conseillerais donc de se faire revacciner. Par exemple, vers l'âge de quinze ans, d'abord, ensuite à vingt-cinq, vingt-huit, ou trente ans.

Et puis, il y a vaccin et vaccin. Si vous prenez du virus sur un individu revacciné, il vaudra jamais celui que l'on puiserait au bras d'un bel enfant vacciné pour la première fois, portant de splendides pustules premier choix. Pensez donc, à la sixième inoculation, à peu près, à la sixième transmission, le vaccin a perdu ses propriétés, M. Blot le démontrait dernièrement à l'Académie de médecine. C'est comme cela qu'on voit des enfants parfaitement inoculés à leur naissance mourir de la variole à deux, trois ans. Alors on dit que la vaccine est une vaste mystification. Mais pas du tout: c'est que le vaccin n'avait plus d'action.

Voyez-vous, pour avoir de bon vaccin, il faut absolument revenir à la vraie source, au pis de la vache, la patrie du *cow-pox*. Que de fois n'ai-je pas vu, dans les hôpitaux, la petite génisse que l'on entraînait délicatement dans les escaliers, en la tirant par la queue et par la tête!...

Une fois qu'on aura régénéré le vaccin, en transplantant le vrai *cow-pox* sur des individus sains, doués d'une belle santé et présentant de bonnes conditions pour son développement, alors on pourra rêver l'extinction complète de la variole. C'est là une espérance qui n'a rien d'insensé, à condition qu'on rende absolument obligatoires la vaccination et la revaccination. Je vous assure qu'en pareille matière, la liberté individuelle ne laisse complètement froid: un seul varioleux peut devenir un foyer d'infection et répandre la mort non-seulement dans son entourage immédiat, mais encore au loin, car la transmission de la petite vérole par correspondance paraît suffisamment prouvée.

L'inoculation obligatoire est réclamée par tous les corps savants, mais tant que le gouvernement et les administrations locales refuseront les allocations indispensables au service des médecins chargés des vaccinations, l'initiative individuelle, malgré les plus louables efforts, demeurera au-dessous de la tâche.

Je me résume. Jusqu'ici je ne vois nullement qu'il y ait lieu de craindre, à Paris, ce qu'on appelle une épidémie de petite vérole. Mais en dehors de toute épidémie, à contracter cette maladie, qui ne s'éteint jamais complètement dans des centres de population comme le nôtre, il faut que chacun prenne ses précautions. Ceux qui n'ont pas été vaccinés étant jeunes se feront

inoculer le plus tôt possible; ceux qui l'ont été il y a dix, quinze, vingt ans, feront sagement de recourir à la revaccination: ils contribueront ainsi à leur propre salut, d'abord, et ensuite à la sécurité de leurs concitoyens.

P. DUVERNEY.

UN GRAND INVENTEUR DE DIX ANS

La machine à vapeur doit à un enfant de dix ans un de ses principaux perfectionnements.

C'était dans un temps où elle ne servait encore qu'à épuiser l'eau des mines. La machine en usage était celle à laquelle un ouvrier serrurier de Darmouah, Newcomen, a donné son nom. C'était la machine atmosphérique. Le piston montait sous la poussée de la vapeur et descendait sous la pression de l'air. Pour le faire monter, il fallait ouvrir le robinet de vapeur et fermer le robinet d'eau de condensation; pour le faire descendre, c'est le contraire qu'il fallait faire. Or, telle était l'imperfection du futur moteur universel, que toutes ces manœuvres s'opéraient à la main!

En 1713, un enfant, du nom de Humphrey Potter, était chargé de cette triste besogne. C'était un dur maître à servir qu'une telle machine. Impossible de s'en éloigner pendant une minute; à peine était-il permis d'en détacher les yeux. "Allons, vite, petit Potter, ouvre ce robinet et ferme celui-ci. Allons, allons, petit Potter, dépêche toi d'ouvrir celui que tu as fermé, et de fermer celui que tu as ouvert. Vite, vite, vite, petit Potter, recommence ce que tu viens de faire et continue toujours, toujours, et ne va pas t'endormir; car si tu t'endors, la machine éclatera, et tu seras tué, mon petit!" Et le malheureux enfant ouvrait et fermait, fermait et ouvrait les robinets, sans relâche, dix à douze fois par minute, six cents fois par heure, six mille fois par journée de dix heures!

Tout en faisant ce travail abrutissant, Humphrey Potter se disait: Voyez-vous cette grande machine qui a besoin qu'on lui ouvre et qu'on lui ferme ses robinets! Est-ce qu'elle ne pourrait pas se servir elle-même?" Et comme il s'était rendu un compte très-exact du jeu de la machine, un jour la réponse lui vint:

"Oui! elle pourrait se servir elle-même au moyen de ficelles de longueur convenable attachées aux robinets et au balancier qui, en s'élevant et en s'abaissant, tirerait tantôt l'une, tantôt l'autre." Comme son cœur dut battre à cette pensée! Et vite il essaya.

Ce ne fut sans doute pas du premier coup qu'il réussit à donner leur vraie longueur aux ficelles et à trouver leur point d'attache. Enfin, victoire! la machine allait toute seule et Potter pouvait aller jouer.

Dès que cette jolie invention fut connue, tous les mécaniciens la mirent à profit, car non-seulement la machine marchait seule, mais encore elle marchait plus vite que par le passé, et le piston montait quinze fois par minute, au lieu de dix ou douze fois.

Le principe en est resté; seulement les robinets de Newcomen et les ficelles de Humphrey Potter sont maintenant remplacés par ce qu'on nomme les *tiroirs*.

Cet ingénieux enfant n'est pas seul de son espèce. Ce sont, dit-on, les enfants du lunetier de Middelbourg, Jean Lipshay, qui, en jouant dans la boutique de leur père, s'avisèrent les premiers de regarder au travers de deux lentilles, l'une convexe, l'autre concave; ces deux verres s'étant trouvés à la distance convenable montrèrent le coq du clocher grossi ou notablement rapproché: la lunette était trouvée.

Enfin, et pour ne pas trop multiplier les exemples, le savant naturaliste M. K. Le-coq, mort récemment, était un enfant lorsqu'il fit la belle découverte de la nidification de ce petit poisson nommé vulgairement *savetier* et savamment *épineche*.

VICTOR MEUNIER.

LES ANES

Quelque temps après le déluge, les ânes se révoltèrent. Ils étaient las de venir au marché, d'aller au moulin, de porter les voyageurs, en un mot, fatigués de toutes les besognes d'ânes. Non-seulement ils désiraient marcher de pair avec les chevaux, mais encore ils prétendaient au choix de leurs maîtres et au droit de ne travailler que selon leur bon plaisir. Ces conditions posées, quittant les écuries, ils prirent tous la clef des champs.

Vive l'indépendance! Les ânes commencèrent par se reposer; puis, chacun ayant assuré de son mieux sa félicité personnelle, ils se remirent au repos! N'étaient-ils pas heureux? Mais aussi ne fallait-il pas perpétuer cette douce quiétude et, en se marquant entre eux d'un signe commun, se distinguer des animaux moins intelligents et moins bien favorisés?

On chercha ce qui prouverait le mieux la supériorité des ânes policés et civilisés au contact de l'homme. Les avis recueillis, on répondit à ceux qui demandaient l'érection d'un monument que le marbre ne durait pas; on se moqua de ceux qui parlaient de médailles ou de cantates célébrant la fondation de leur Etat: bref, on repoussa tous les projets.

Tout à coup, un âne eut une idée: "Que voulez-vous, s'écria-t-il? Quelque chose de grand, de majestueux, d'inimitable? Quelque chose de bon, qui nous appartienne et dont nous nous réserverons la jouissance! Cette utile découverte — car c'est toute une découverte — je l'ai et nos enfants en profiteront. Voyez-vous cette belle plante aux feuilles épaisses, luisantes, aux fleurs épanouies et offrant, par les épines qui la défendent contre tous, l'image de notre liberté. Eh bien, mes frères, pour faire quelque chose de nouveau, d'inattendu, nous en mangerons, et sur toute la terre on dira: l'âne est le seul des animaux qui se nourrisse de chardons!"

L'assemblée applaudit, et, dès lors, plutôt par gloriole que par goût, les ânes se mirent à manger ces chardons. Leurs provisions furent dépassées et bien des bêtes firent le voyage exprès pour visiter l'Etat modèle. Il y vint jusqu'à des hommes. Ceux-ci virent dans l'innovation gastronomique de leurs anciens serviteurs une source inépuisable d'économies. Ils pourchassèrent les pauvres bêtes et leur offrirent, avec le bât, force chardons en échange de leur indépendance.

Depuis, les ânes en sont encore à leur mets national. Il leur rappelle le fâcheux usage que leurs ancêtres firent de la liberté conquise en s'avisant de chercher l'inimitable et en ne trouvant qu'une chaîne de plus à leur assujettissement.

PRIME À NOS ABONNÉS

A nos abonnés qui auront payé, d'ici au 1er mars prochain, leur abonnement jusqu'au 1er juillet prochain, nous offrons une prime magnifique. C'est une chromo-lithographie de 24 pages par 15. Le sujet est tout-à-fait canadien et porte un cachet entièrement local. Ce tableau représente un club de marcheurs à la raquette: les *Tuques Bleues* de Montréal. Ils viennent de faire une longue course et sont arrivés dans la soirée auprès d'une habitation, sur le revers de la montagne. On les voit dispersés par groupes, les uns assis sur des morceaux de bois empilés, la plupart encore debout, les pieds chaussés de la raquette. Plusieurs sont assis près d'un feu allumé en plein air; les reflets du brasier produisent une traînée lumineuse qui illumine la figure d'une partie des marcheurs. Dans le fond du tableau se trouve la montagne couverte de neiges. L'ensemble est d'un effet saisissant.

Nous croyons que nos abonnés se hâteront de se prévaloir de l'offre que nous leur faisons, et se procureront cette lithographie en payant six mois de leur abonnement à l'avance.